

LA CONFESSION

D U

VAUDEVILLE.

PAR LES CITOYENS

K
C. G. ÉTIENNE, P. MORAS, ET G. NANTEUIL;

*Représentée , pour la première fois , le 5
germinal an 9, sur le Théâtre de l'Opéra-
Comique - National , rue Favart.*

A PARIS,

Chez R o u x , Libraire , Palais du Tribunat , galerie du
Théâtre de la République.

~~~~~  
A N IX. — 1801.

---

---

## PERSONNAGES.

LE VAUDEVILLE . . . . . Madame GAVAUDAN.  
FAVART . . . . . SOLIÉ.  
PANNARD . . . . . CHENARD.  
BARIOLET . . . . . GAVAUDAN.  
CARON . . . . . CELLIER.

*La Scène est aux Champs-Élysées.*



---

Ce petit Ouvrage a été fait pour répondre aux prétentions extravagantes du théâtre de la rue de Chartres qui, dans une espèce de manifeste, s'est déclaré le berceau du Vaudeville, et prétend jouir exclusivement d'un genre qu'il a lui-même défiguré.

*La Confession du Vaudeville* n'est pas, comme l'a dit l'imbécille *Journal du Soir*, une satire injuste et grossière; c'est une critique raisonnable de certains Auteurs de la rue de Chartres, tout couverts de pointes, et dont les couplets, dits de *facture*, ne contiennent que des rimes alignées dans l'ordre du dictionnaire de Richelet.

Le couplet sur le passé, le présent et le futur, qui, grâce au bon goût moderne, obtient toujours les honneurs du *bis*, n'est point une exagération; l'idée en appartient au plus célèbre de ces Messieurs, et elle peut donner la mesure de leur esprit et de leur savoir-faire.

*La Confession du Vaudeville* est, en un mot, la censure du genre nouveau; et, dans leur réponse, les Dîneurs-Chansonniers n'ont pas même cherché à détruire le reproche d'avoir défiguré l'ancien.

Ils n'ont, au reste, rien épargné pour que

leur petit *Épilogue* fit grand bruit , et pour nous engager à y répondre ; mais , outre qu'une réplique donnerait trop de consistance à cette petite œuvre du dépit et de l'amour-propre blessé au vif , il est au-dessus de la dignité du théâtre Favart de lutter contre celui de la rue de Chartres , qu'il suffisait de mettre à sa place.

Nous nous félicitons d'y avoir contribué ; et , dussent ces messieurs nous répéter chaque jour que nous sommes *des sots , des écoliers , que nous grinçons des dents* (1) , nous ne répondrons à leurs *injurieuses politesses* que par le silence du dédain.

---

(1) Expressions de l'*Épilogue* , dont on a beaucoup vanté la politesse.

---

---

# LA CONFESION

D U

## VAUDEVILLE.

---

---

SCÈNE PREMIÈRE.

FAVART, PANNARD.

PANNARD.

**A**n ! mon cher Favart ! que je suis aise de te revoir....  
Depuis long - temps je te cherchais dans les Champs-Élysées.

FAVART.

Nous courrions l'un après l'autre.

PANNARD.

Ce n'était pas le moyen de nous rencontrer.

FAVART.

Eh ! bien, dans tes longues courses as-tu appris quelque nouvelle sur la littérature française ?

PANNARD.

Hélas ! mon cher ami, depuis la mort de Piron, toi excepté, je n'ai vu arriver personne de ma connaissance.

FAVART.

J'ai été plus heureux ; car je quitte, en ce moment, l'aimable Marmontel et le malheureux d'Eglantine.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Le chantre de Bélisaire  
 Nous charme, nous attendrit,  
 La morale trop austère,  
 Dans sa bouche s'adoucit.  
 La vertu fut son modèle,  
 Et cet estimable auteur  
 En fit un portrait fidèle :  
 Il peignait d'après son cœur.

P A N N A R D.

Et où as-tu trouvé d'Églantine ?

AIR : *De la Croisée.*

J'ai vu Molière : à son aspect,  
 Chacun admirant son génie,  
 Cherchait à suivre avec respect  
 Le père de la comédie.  
 Mais du Misanthrope l'auteur  
 Écarte tout par son mérite,  
 Et d'Églantine a seul l'honneur  
 De composer sa suite.

F A V A R T.

Depuis bien des années je n'ai pas aperçu de chansonniers. Est-ce que ceux d'aujourd'hui seraient immortels ?

P A N N A R D.

Je ne le crois pas.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

De n'en pas voir en ces retraites  
 Comment peut-on être étonné ?  
 S'il n'est pas mort de ces poètes,  
 Parbleu ! c'est qu'il n'en est pas né.

F A V A R T.

Il y a plus d'un siècle que nous n'avons eu de nouvelles

## D U VAUDEVILLE. 7

de ce petit espiègle de Vaudeville; est-ce que l'ingrat nous aurait oublié? Il nous doit cependant un peu de reconnaissance.

P A N N A R D.

A PR : *Ton humeur est Catherine.*

Je crains que le Vaudeville,  
Sous le joug d'un exclusif;  
Dans certain coin de la ville  
Ne soit retenu captif.  
Si l'enfant tarde à paraître,  
On l'arrête quelque part;  
Crois que s'il était son maître,  
Il reviendrait à Favart.

F A V A R T.

Je t'avoue franchement que j'en suis inquiet; car Piron, Collé, Lesage, Fuzelier, n'ont pu m'en donner aucune nouvelle.

P A N N A R D.

Peut-être finira-t-il par nous arriver quelque chansonnier.

(*On entend préluder dans la coulisse.*)

F A V A R T.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

## S C È N E I I.

LES MÊMES, BARIOLET, *habillé en incroyable.*

B A R I O L E T.

A I R : *Du pas de Zéphyr.*

Mourir  
 C'est périr.  
 Quel plaisir !  
 Et souffrir,  
 C'est jouir  
 A loisir  
 Sans languir  
 De desir.  
 Trahir,  
 Prévenir,  
 S'attendrir,  
 C'est haïr,  
 Pour saisir  
 L'avenir  
 Qui veut fuir.

Venir,  
 Revenir,  
 Et partir  
 Sans courir;  
 Convenir  
 D'éblouir,  
 C'est gémir  
 Sans soupir.  
 Bannir  
 Et polir,  
 Accomplir  
 Et remplir,



C'est tenir ,  
Retenir ,  
Pour finir  
Mon Zéphyr.

Mourir ,  
C'est périr , etc.

J'espère que voilà-un joli couplet de facture.

P A N N A R D .

Ah ! mon Dieu , quel affreux jargon ! Est-ce que c'est là du français ?

F A V A R T .

Mon ami , c'est tout bonnement un article du dictionnaire de Richelet.

B A R I O L E T . (*A part.*)

Parbleu ! je l'ai échappé belle.... J'ai bien attrapé ce vieux fou de Caron , qui voulait m'empêcher de passer.

F A V A R T .

Quel singulier costume ! De quel pays arrive-t-il ?

P A N N A R D .

C'est sans doute un homme du Nouveau-Monde.

B A R I O L E T .

Tiens ! que vois-je ? Si je ne me trompe , ce sont les ombres des deux philosophes grecs , Caligula et Cicéron , qui conversent ensemble. Je les reconnais pour avoir vu leurs bustes à Frascati. Approchons-nous.... Pardon , messieurs les philosophes , rendez-moi un service *conséquent*.... Faites-moi connaître l'allée des chansonniers.... J'ai à parler au tendre Piron et au joyeux Quinaut.

B

P A N N A R D.

Au tendre Piron ! Que pouvez-vous avoir de commun avec lui ?

B A R I O L E T.

Comment, ce que je puis avoir de commun ? Tout.

F A V A R T.

Ah ! j'entends ; monsieur est poète.

P A N N A R D.

Pour rire.

B A R I O L E T.

Oui, dans le genre gai. Vous voyez en moi M. Bariolet, le premier Vaudevilliste de la Capitale. J'étais un des membres de la manufacture de pointes et de couplets, située au ci-devant Panthéon.

F A V A R T.

Quoi ! ce superbe monument destiné aux grands hommes, serait devenu ! . . . .

B A R I O L E T.

Ah ça, mon cher philosophe, pas d'équivoque, je vous prie ; le Panthéon dont je vous parle est auprès des écuries d'Orléans.

P A N N A R D.

C'était bien commode pour votre Pégase.

B A R I O L E T.

AIR : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Sachez que dans la capitale  
Il existe deux Panthéons ;  
Nous avons changé l'un en salle,  
Où l'on débite nos chansons.

# DU VAUDEVILLE.

11

PANNARD.

Ainsi, dans le siècle où nous sommes,  
Je vois qu'il existe à Paris,  
Et le Panthéon des grands hommes,  
Et le Panthéon des petits

FAVART.

Ah ça, par quel événement, dans ces lieux ? A votre âge.

BARIOLET.

Vous le saurez en deux mots. Imaginez-vous qu'un de ces jours, il m'arriva de tomber ; je m'en guéris tant bien que mal, et je suis mort d'une rechûte.

PANNARD.

Monsieur le chansonnier, vous allez nous donner des nouvelles de Paris.

BARIOLET.

Des nouvelles de Paris ! . . . Étonnantes, délicieuses, divines. Écoutez :

*AIR De Claudine.*

La justice et l'innocence  
Y sont à l'indicatif ;  
Le bonheur et l'abondance  
Y sont à l'infinif.  
Enfin le passé s'oublie,  
Et le présent est parfait ;  
Mais le futur, je parie,  
Deviendra plus que parfait.

FAVART.

Quel langage !

PANNARD.

Monsieur, je vous avoue que je n'entends rien aux logogryphes.

## LA CONFESSIO N B A R I O L E T.

Comment, mon cher Grec, vous ne trouvez pas ce couplet bon! Il eut été *bissé* (1) à notre manufacture.

F A V A R T.

Tant pis.

A I R : *Cet arbre apporté de Provence.*

En s'éloignant de la nature,  
On croit paraître plus savant;  
Notre langue se défigure  
Par ce jargon-extravagant.  
Chez l'étranger, de préférence,  
Chacun la parle avec succès,  
Et bientôt dans la seule France  
On ne parlera plus français.

B A R I O L E T. ( *A part.* )

Me serais-je trompé? ( *Haut.* ) A ce que je vois, Messieurs, vous avez été Français jadis.

F A V A R T.

Oui, un peu.

B A R I O L E T. ( *A part.* )

Ces gens-là ne sont pas si Grecs que je le croyais. ( *Haut.* ) Au reste, je vous annonce que je viens de me mettre à la tête des Chansonniers.

F A V A R T.

Vous croyez donc que Pannard, le père du Vaudeville, vous cédera tranquillement sa place.

B A R I O L E T.

Parbleu, je voudrais bien voir qu'il fit le mutin....  
Le bonhomme avoit de l'esprit pour son temps.

---

(1) Terme usité à la rue de Chartres.

P A N N A R D.

Vous croyez.

B A R I O L E T.

Mais il ne brillerait pas aujourd'hui avec ses flonflon,  
ses turturette ; nous avons bien mis le Vaudeville sur  
un autre pied.... Ma foi ,

AIR du vaudeville de *la Tragédie au Vaudeville.*

Messieurs les auteurs du flonflon  
Pour chef doivent me reconnaître ;  
Collé, Fuzelier et Piron  
En moi verront enfin leur maître.  
Écartant Lesage et Pannard ,  
Ces petits chansonniers sans grâce ,  
A mes pieds je mettrai Favart :  
Il faut que tout soit à sa place.

( *Il sort.* )

---

S C È N E I I I.

P A N N A R D , F A V A R T.

F A V A R T.

AH ! mon ami , je ne m'étonne plus de ne pas voir le  
Vaudeville ; dans quelles mains est-il tombé , bon dieu !  
Mais comment ce petit Auteur a-t-il pu s'introduire ici ?

P A N N A R D.

Comme tant d'autres , par contrebande.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle.*

Par contrebande maint auteur  
S'introduit au Parnasse ,  
C'est par ce moyen qu'un flatteur  
S'empare d'une place.

Un mari jaloux , chaque jour  
 En vain surveille et réprimande ,  
 Chez l'Hymen le perfide Amour  
 Entre par contrebande.'

## S C È N E I V.

## LES MÊMES, LE VAUDEVILLE.

( *Il a un grand chapeau pointu ; son corps est hérissé de pointes , et il en a une très-longue à la main.* )

## LE VAUDEVILLE.

AIR : *J'ai perdu mon âne.*

**J'**AI rompu mes chaînes. ( *Bis.* )

Après un trop long retard ,

Enfin je vais à Favart

Raconter mes peines. ( *Bis.* )

## FAVART ET PANNARD.

*Même Air.*

Qui , de cet asile

Auguste et tranquille ,

Par un langoureux accent ,

Trouble le calme imposant ?

## LE VAUDEVILLE.

C'est le Vaudeville.

## PANNARD ET FAVART.

Vous , le Vaudeville ?

## PANNARD.

Le Vaudeville ! Ah ! mon Dieu , comme il est changé !

LE VAUDEVILLE.

Ils ne me reconnaissent pas.

AIR : *Du Confiteor.*

Mon père, je viens devant vous,  
Avec une âme pénitente,  
Me confesser à deux genoux  
De ma conduite peu décente ;  
Le calembourg me séduisit et m'égarra.  
Dirai-je mon *mea culpá* ?

PANNARD ET FAVART.

Dites votre *mea culpá*.

FAVART.

Vous le Vaudeville ! Mais que sont devenues ces couleurs si vives , ce teint si frais.

PANNARD.

Allons, Monsieur , répondez franchement, c'est le seul moyen d'obtenir votre pardon.

AIR : *Ce mouchoir , belle Raimonde.*

Où sont tes naïves graces  
Et ton aimable gâité ?

LE VAUDEVILLE.

Je n'ai plus que des grimaces  
Et de la méchanceté.

PANNARD.

D'où te vient cette parure !  
Je crois qu'on t'a mis du fard ?

LE VAUDEVILLE.

Oui, j'ai quitté la nature  
En m'éloignant de Favart.

## LA CONFESSI ON

FAVART.

*Même Air.*

Qu'as-tu fait de la folie ?

LE VAUDEVILLE.

La satire est mon seul Dieu.

FAVART.

De ta marotte jolie.

LE VAUDEVILLE, *montrant sa flèche.*

Une pointe m'en tient lieu.

FAVART.

Faible enfant, que veux-tu faire

De cette arme, de ces traits ?

LE VAUDEVILLE.

C'est pour déclarer la guerre

A ceux qui chantent la paix.

Vous ne connaissez pas encore tous mes torts.

*AIR : Dans ce salon où du Poussin.*

Tous les Théâtres, à peu près,

M'inspirent de la jalousie :

Un ouvrage a-t-il du succès ?

Aussitôt je le parodie.

Rien n'échappe à mes traits mordans :

N'aguères sur mon humble scène

J'osai travestir les enfans

Les plus chéris de Melpomène.

PANNARD.

Est-il possible ! Enfant dénaturé, n'as-tu pas craint  
que cette Muse irritée ne te fît fustiger au bas du Parnasse ?

LE VAUDEVILLE.

Peut-être suis-je excusable, on m'avait garotté. . .



Ceux auxquels j'ai plus d'une fois souri, que j'ai comblé de mes bienfaits voudraient par reconnaissance me tenir prisonnier.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Ils soutiennent, sans rougir,  
 Qu'ils m'ont donné la naissance,  
 Et que de leur dépendance  
 Je ne dois jamais sortir ;  
 Mais, à leur voix indocile,  
 Je m'échappe dans la ville ;  
 Car si le Français futile  
 A créé le Vaudeville,  
 Ainsi que l'a dit Boileau,  
 Je puis, malgré leur défense,  
 Parcourir toute la France,  
 Sans sortir de mon berceau.

Ils ont fait plus.

AIR *De l'Opéra Comique.*

N'ont-ils pas dirigé mes traits  
 Contre un Théâtre que j'honore,  
 Où j'obtins mes premiers succès,  
 Où j'espère en avoir encore ?  
 Ils m'ont, par un étrange abus,  
 Fait faire une insulte publique  
 Au frère que j'aime le plus,  
 A l'Opéra - Comique.

F A V A R T.

Allons, puisque tu promets de te corriger, je me réconcilie avec toi.

• P A N N A R D.

Et moi je te rends ta marotte que tu avois oubliée à ton dernier voyage.

( *Il se délivre de toutes ses pointes, et reparait avec les vrais attributs du Vaudeville.* )

C

18      L A C O N F E S S I O N  
L E V A U D E V I L L E.

Me trouvez-vous mieux maintenant ?

A I R : *La Botlangère.*

Comment m'auriez-vous reconnu ?

Ce n'était pas facile ;  
Car, hélas ! j'étais devenu  
Le petit Vaudeville  
Pointu,  
Le petit Vaudeville.

P A N N A R D   E T   F A V A R T.

Ami, reprends ton air badin  
Et ta gaîté facile,  
Que nous reconnaissons enfin  
Le ~~petit~~ Vaudeville  
Malin,  
Le petit Vaudeville.

( *Ils répètent en trio.* )

---

---

S C È N E V.

L E S M Ê M E S , B A R I O L E T.

B A R I O L E T.

A H ! Dieu, je crois que je suis poursuivi par Caron.

( *Le Vaudeville, apercevant Bariolet, se jette dans les bras de Pannard.* )

P A N N A R D.

Qu'avez-vous donc, mon petit ami ?

L E V A U D E V I L L E .

Ah ! par pitié , mon cher Pannard , sauvez-moi de mon plus cruel ennemi !

B A R I O L E T .

Pannard !

L E V A U D E V I L L E .

Il me poursuit jusqu'aux Enfers.

B A R I O L E T

Ne craignez rien , je n'ai pas de pièces nouvelles sur moi.

---

S C È N E V I E T D E R N I È R E .

L E S M E M E S , C A R O N .

C A R O N .

N'y a-t-il pas ici l'ombre d'un nommé Bariolet ?

B A R I O L E T ( *A part.* )

Ah ! Dieu , je suis pris.

L E V A U D E V I L L E .

Le voilà.

C A R O N .

Rhadamanthe t'ordonne de paraître à son tribunal , pour avoir payé ton passage en fausse monnaie. Voyez ce qu'il m'a donné.

P A N N A R D .

*Les Deux Sourds , le Mari sans Femme , Arlequin de*

*Retour, le Chat perdu, Arlequin Libraire, le Beaunois à Paris, etc. etc.* (1)

## L E V A U D E V I L L E.

Ta plainte est fondée . . . Il ne pouvait pas te payer en plus mauvaises pièces.

F A V A R T.      (*A part.*)

Encore un jeu de mot ; voyez la force de l'habitude.

## L E V A U D E V I L L E.

Ils me faisaient pourtant apprendre tout cela par cœur.

P A N N A R D.

A I R : *Trouvez-vous un Parlement.*

Je te conseille, mon ami,  
Avant de quitter ces retraites,  
D'aller boire au fleuve d'oubli,  
Où sont noyés bien des poètes.

## L E V A U D E V I L L E.

Par tant d'ouvrages ennuyeux,  
Ma mémoire fut à l'épreuve,  
Qu'à boire un coup pour chacun d'eux,  
J'épuiserais bientôt le fleuve.

B A R I O L E T.

Ne me parlez plus de ces pièces, il m'en reste un souvenir trop aigu.

C A R O N.

Tu sais que je suis impitoyable. . . Suis-moi.

B A R I O L E T.

Un moment, mon Pégase m'inspire.

(1) Pièces sifflées à la rue de Chartres. Il eut été trop long de les nommer toutes.

(*S'adressant à Pannard.*)

Voulez-vous bien me rendre mes pièces.

AIR : *O ma tendre musette.*

Pour sa chère Euridice,  
Orphée a, par ses sons,  
Endormi la justice  
De messieurs les démons.  
Ici je dois produire  
De semblables effets ;  
Au défaut de sa lyre,  
Moi, j'aurai mes couplets.

(*Il sort.*)

LE VAUDEVILLE.

Et moi aussi, mes amis, je vous quitte : je reviens à Paris, car d'après ce qui vient de se passer, ils vont à coup sûr me faire une nouvelle scène à la rue de Chartres.

F A V A R T.

Ce sera ta pénitence, et celle du public qui l'entendra.

P A N N A R D.

AIR : *Du Curé de Pomponne.*

Profite bien de nos avis,  
Suis toujours la nature,  
Et ne charge plus tes habits  
D'une vaine parure ;  
Que jamais la méchanceté  
N'empoisonne ton style :  
Gaité,  
Malignité,  
Nouveauté,  
Voilà le Vaudeville.

## 22 LA CONFESSION DU VAUDEVILLE.

F A V A R T.

Méhul, Daleyrac et Grétry,  
Quoiqu'on en puisse dire,  
A tes couplets, mon cher ami,  
Vont eux-mêmes sourire.  
Après leurs ouvrages si beaux,  
Pleins de verve et de style,  
On trouve plus nouveaux  
Les pipeaux  
Du joyeux Vaudeville.

L E V A U D E V I L L E.

Vous qui ne cherchez pas en vain  
Et l'esprit et les grâces,  
Chante d'Annette et de Lubin,  
Heureux qui suit vos traces !  
Las de me conduire au hasard,  
Je reviens dans l'asile  
Où l'on a vu Pannard  
Et Favart  
Créer le Vaudeville.

20 JY 63

F I N.